

aura un homme de moins ? Détrompez-vous, je vous le répète, les hommes ne sont pour rien dans cette œuvre ; Dieu la bénira non à cause des hommes qui la dirigent, mais à cause de son infinie bonté et des desseins de miséricorde qu'il a sur les enfants qui nous sont confiés. »

Il tint à peu près le même langage au frère Stanislas qui se lamentait et qui pleurait, tant par la douleur de le perdre que par la crainte du préjudice que sa mort devait causer à l'institut. « Pauvre frère, lui dit-il un jour, que vous avez peu de foi et de confiance en Dieu ! Vous avez donc cru que la prospérité de la maison tenait à moi ? Eh bien ! je vous prévient qu'après ma mort les choses iront mieux que maintenant, et que les progrès de la congrégation seront plus rapides qu'ils ne l'ont jamais été. Vous reconnaîtrez un jour la vérité de ce que je vous dis, et vous comprendrez alors que ce n'est pas dans les hommes qu'il faut mettre sa confiance, mais en Dieu qui est tout et qui fait tout. » Dans sa profonde humilité, le pieux fondateur faisait ici une prophétie que le frère vit accomplir dans toute son étendue. A la mort du Père Champagnat, l'institut n'avait que quarante-cinq maisons ; à la mort du frère, arrivée treize ans après, il en avait deux cent cinquante. Mais ce n'étaient pas seulement les frères qui craignaient que la mort du bon Père n'arrêtât les progrès de son œuvre, tous ceux qui venaient le voir lui tenaient ce langage : « Dieu vous rendra la santé, parce que vous êtes trop nécessaire à votre communauté. — Dieu n'a aucun besoin de moi, répondait-il, et je suis persuadé que je suis plutôt nuisible qu'utile à ma communauté, et qu'elle ira mieux après ma mort qu'auparavant. »

Le 3 mai, il célébra la sainte messe pour la dernière fois. Il dit lui-même après son action de grâces : « Je viens de dire ma dernière messe, et je suis bien aise que cette dernière messe soit celle de la croix, car c'est par cette divine croix que nous est venu le salut, et que notre divin Sauveur lui-même est sorti du monde. » Depuis lors, ses douleurs aug-

mentèrent d'un jour à l'autre et ne lui laissèrent presque plus un moment de repos. La peine et la douleur que sa maladie causait aux frères l'affligeaient et l'occupaient plus que ses propres souffrances ; la désolation dans laquelle il les voyait plongés, lui faisait verser des larmes, et le porta à leur cacher le plus longtemps qu'il le put la gravité de sa situation. Mais, sentant diminuer ses forces, et s'apercevant que sa maladie prenait un caractère et des symptômes qui annonçaient que la mort pouvait ne pas être éloignée, il appela le frère Stanislas et lui dit : « Je voudrais bien pouvoir différer davantage ce que je vais vous proposer, à cause de la peine que cela va vous faire à tous ; mais je ne le puis, car je sens que je m'en vais. Je désire donc être administré ce soir. Préparez ce qu'il faut dans la salle de communauté, afin que tous les frères soient témoins de cette cérémonie, que je puisse les voir tous réunis, leur faire mes adieux et leur adresser quelques paroles de consolation. » Si, d'un côté, cet acte suprême était un sujet de consolation pour le cœur paternel du bon Père, d'un autre, il lui était extrêmement pénible, et la pensée qu'il allait voir ses frères pour la dernière fois lui serrait le cœur. A cinq heures, tous les frères et les postulants s'étant réunis dans la salle des exercices, où tout était préparé pour la cérémonie, il s'y rendit revêtu d'un surplis et d'une étole. Sa vue et son état de faiblesse et de souffrance impressionnèrent extrêmement les frères et leur arrachèrent des larmes. Après s'être assis dans un fauteuil, il joignit les mains et se recueillit profondément pendant quelques instants, pour se préparer à la réception des derniers sacrements. Il reçut d'abord l'extrême-onction ; un frère s'étant présenté pour lui ôter ses bas, il ne voulut pas le souffrir et les tira lui-même. On lui donna ensuite le saint Viatique qu'il reçut dans de grands sentiments d'humilité, de respect et d'amour. La cérémonie terminée, il resta quelques minutes comme anéanti, adorant et remerciant Jésus-Christ avec cette piété et cette foi vives qui lui étaient ordinaires

quand il célébrait la sainte messe, et que la circonstance solennelle où il se trouvait, rendait encore plus intenses et plus sensibles. Levant ensuite les yeux et les promenant affectueusement sur les frères, il leur parla en ces termes, d'une voix faible, attendrie, mais pathétique :

« Mes chers frères, *souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez jamais*. Je comprends maintenant et vous comprendrez un jour, quand vous serez en l'état où je me trouve, que ce n'est pas sans raison que le Saint-Esprit nous assure que si nous pensions à la mort et à ce qui la suit, jamais nous ne commettrions le péché, jamais nous ne nous attacherions au monde et aux biens de la terre. Hélas ! à la mort on n'éprouve qu'un regret, celui de n'avoir pas assez fait pour le bon Dieu, pour le salut de son âme et pour gagner le ciel.

« Mes amis, nous sommes tous réunis ici pour la dernière fois. Ce que je vous recommande par-dessus tout, avant de nous quitter, c'est de vous aimer les uns les autres. Souvenez-vous que vous êtes frères, que Marie est votre commune Mère, et que vous êtes tous appelés à un même héritage, qui est le ciel. Aimez-vous donc comme Jésus-Christ vous aime, comme Marie votre Mère vous aime. Pour preuve de cet amour, supportez-vous, rendez-vous service, aidez-vous les uns les autres ; et n'oubliez jamais que c'est par la pratique de la charité que la vie religieuse sera pour vous une vie douce et un paradis sur la terre. Il faut que vous soyez tellement unis, tellement habitués à vous supporter, à vous rendre la vie heureuse, que l'on puisse vous appliquer ces paroles de la sainte Ecriture : *Qu'il est beau, qu'il est doux et agréable de vivre avec des frères !*

« Après la charité, la vertu que je vous désire et vous recommande le plus, c'est l'obéissance. Ce n'est pas que j'aie à me plaindre d'aucun de vous à ce sujet ; au contraire, j'aime à reconnaître que je vous ai toujours trouvés dociles à ma volonté ; ce que je veux donc, c'est que vous obéissiez à mon

successeur comme vous m'avez obéi jusqu'à présent. En obéissant, vous êtes toujours sûrs de faire la volonté de Dieu. Pour un religieux, l'obéissance est le grand chemin du paradis ; s'il ne quitte pas cette voie, il y arrivera infailliblement. Oh ! que vous serez heureux à la mort, et quelle récompense vous attend, si l'on peut dire de vous : Il a été obéissant toute sa vie !

« Mes enfants, ah ! qu'il fait bon mourir dans la Société de Marie ! c'est aujourd'hui, je vous l'avoue, ma plus grande consolation. Soyez donc fidèles à votre vocation, et pour cela, gardez votre règle, car l'obéissance à la règle vous obtiendra la persévérance, vous fera aimer les devoirs de la vie religieuse et vous les rendra faciles. Aimez votre vocation, conservez-la : c'est par elle que Dieu veut vous sauver, et vous vous sauverez en effet, si vous avez le bonheur de mourir dans la Société de Marie. J'ai vu mourir un grand nombre de frères ; je n'en ai pas trouvé un seul qui, sur son lit de mort, fût fâché de s'être fait religieux, d'avoir persévéré dans sa vocation et de mourir avec l'habit de Frère de Marie. » A ces paroles, sa voix s'affaiblit, les forces lui manquèrent et il ne put continuer. Après quelques instants de repos, il reprit :

« Mes enfants, je ne puis vous en dire davantage. Je termine donc en demandant ici, devant Notre-Seigneur, pardon à tous des mauvais exemples que j'aurais pu vous donner. Je ne me rappelle pas d'avoir fait volontairement de la peine à quelqu'un ; mais si cela m'est arrivé, je lui en demande sincèrement pardon. »

Les frères, qui avaient écouté ses avis dans un recueillement profond, qui étaient pénétrés, touchés et attendris au dernier point, tant par les paroles qu'il leur avait adressées que par l'état où ils le voyaient, éclatèrent tous en sanglots, lorsqu'ils l'entendirent leur demander pardon, et tombèrent à genoux suffoqués par la douleur. Un des Pères aumôniers, présent à cette déchirante cérémonie, s'écria : « Oh ! mes

frères, c'est à nous à demander pardon au vénérable Père Champagnat. » Mais les frères étaient si profondément impressionnés, et tellement plongés dans la désolation, qu'ils ne l'entendirent pas et qu'ils restèrent comme anéantis. Le Père lui-même était extrêmement touché et attendri; bien qu'il fît effort pour comprimer les sentiments de son cœur et qu'il montrât toujours un courage mâle, son ton de voix et les larmes qui s'échappaient malgré lui de ses yeux, faisaient assez connaître combien il était affecté de la douleur de ses frères. Pour ne pas prolonger leur affliction, il se retira dans sa chambre, et, malgré ses grandes souffrances, il resta longtemps à prier et à s'entretenir avec Notre-Seigneur.

C'était un lundi et le 11 du mois de mai qu'il fut administré. Les jours suivants, ses souffrances allèrent en augmentant, et ses douleurs de reins devinrent si intenses qu'il pouvait à peine rester deux heures levé. Le même jour où il reçut le saint viatique, on commença pour lui une neuvaine à sainte Philomène. A la suite de cette neuvaine, il y eut une amélioration dans son état, qui fit concevoir d'heureuses espérances; l'enflure des mains et des pieds cessa; le mal de reins, qui l'avait tant fait souffrir depuis le mercredi des cendres, disparut; de sorte que le bon Père put sortir de sa chambre, se rendre à la chapelle pour adorer le Saint Sacrement, et à la sacristie pour voir une crédence nouvellement placée. « Vous serez content, dit-il au frère sacristain, maintenant que vous avez une crédence propre et commode pour retirer vos ornements. — Oui, mon Père, répondit le frère; mais je le serais bien davantage si elle pouvait vous servir. — Non, mon cher ami, répliqua le Père, elle ne servira pas à moi, mais qu'importe, elle servira à d'autres. »

En se rendant dans sa chambre, ayant aperçu un frère occupé à faire dans un mur une espèce de niche qui pouvait servir de retraite à ceux qui aiment à se cacher, il fit appeler aussitôt le directeur des travaux, et il lui dit : « Je vous recommande d'une manière particulière de veiller sur ce

sujet et sur ceux qui travaillent avec lui. Sachez toujours où il est, ce qu'il fait, et ne lui donnez jamais de jeunes frères. La surveillance, ajouta-t-il, est une chose essentielle dans une maison comme la nôtre, où il y a tant de jeunes gens dont la vertu, pour ne pas faillir, a besoin de ce soutien extérieur. » Une autre fois, s'apercevant que les frères travaillaient lâchement dans le clos : « Ayez soin, dit-il encore au frère directeur, que les novices s'occupent et ne perdent pas de temps; car la paresse est un des plus mauvais vices, et c'est peut-être celui qui fait le plus de mal aux religieux. J'ai à me reprocher de n'avoir pas assez tenu au travail et d'avoir été trop indulgent à l'égard des paresseux. » Ce reproche qu'il se faisait n'était certainement pas fondé, car l'on sait combien il aimait le travail et combien il tenait à ce que tout le monde s'occupât autour de lui; mais ce scrupule nous montre une fois de plus à quel point le bon Père détestait la paresse, qu'il regardait comme une des choses les plus dangereuses pour les frères.

Ses grandes souffrances, loin d'affaiblir sa piété et ses sentiments religieux, comme il arrive à plusieurs dans les grandes maladies, ne firent qu'augmenter sa ferveur et la vivacité de sa foi; il désirait, il demandait même qu'on lui parlât souvent du bon Dieu, et il aimait à avoir toujours quelqu'un auprès de lui pour lui inspirer des sentiments d'amour et de confiance envers Notre-Seigneur et pour lui aider à en produire les actes. Il se plaisait surtout à entendre le cher frère François, et c'était pour lui une consolation que de l'avoir à côté de lui. Dans les fréquents entretiens qu'ils avaient ensemble, il lui ouvrait son cœur et lui manifestait tous ses désirs et toutes ses peines. Sa profonde humilité lui faisait craindre quelquefois de n'avoir pas fait tout ce que le bon Dieu demandait de lui ou de ne l'avoir pas assez bien fait; et alors, à l'exemple du roi-prophète, il était pénétré de la crainte des jugements de Dieu; mais bientôt son cœur s'ouvrait à la reconnaissance, lorsque le bon frère lui rappe-

lait les grandes grâces que le bon Dieu lui avait accordées, et le bien qu'il lui avait donné le pouvoir de faire par la fondation de l'Institut, bien que devaient continuer les frères qu'il laissait après lui.

Un jour, le pieux Fondateur était tout inquiet au sujet d'une bonne œuvre qu'on lui avait proposée ; il se reprochait de n'en avoir pas poursuivi l'accomplissement, et craignait d'avoir à en rendre compte au bon Dieu. Cette œuvre était une espèce de colonie agricole qu'il s'agissait de créer en faveur des enfants trouvés ou orphelins. Un pieux habitant de La Valla offrait pour cela sa maison et une vaste propriété ; d'autres personnes avaient également promis de contribuer à cette fondation et de fournir les ressources nécessaires. Le Père Champagnat aurait désiré voir ces personnes pour leur parler de cette affaire et pour la conclure. Le cher frère François, auquel il communiqua ses inquiétudes et ses désirs, lui dit : « Mon Père, vous devez être tranquille et n'éprouver aucun regret de n'avoir pas commencé cette œuvre plus tôt, parce que vous aviez besoin de tout votre temps pour fonder l'Institut, pour le constituer, pour diriger et pour former les frères. D'ailleurs, comme ce projet de colonie agricole est une œuvre entièrement différente de la vôtre, vous avez bien fait de ne pas l'entreprendre avant d'avoir mûrement réfléchi ; d'autant plus que la congrégation des frères avait besoin de toutes vos forces, de tous vos soins, de toute votre sollicitude, et que vous n'auriez guère pu vous occuper d'autre chose sans nuire à ses progrès, et peut-être même sans compromettre son avenir. Je crois donc qu'il est bon de laisser l'établissement de la colonie des orphelins à quelque autre, à qui Dieu donnera la pensée et les moyens de l'établir. » Ces réflexions le tranquillisèrent entièrement et il ne parla plus de cette affaire.

Une dernière chose qu'il se reprochait et dont il fit encore part au cher frère François, c'était de n'avoir pas assez visité les frères malades. Ici encore la conscience timorée du bon

Père et sa tendre affection pour ses frères le portaient à se faire un reproche qu'il n'avait pas mérité ; car les malades avaient été l'objet continuel de ses sollicitudes, et il n'avait rien négligé pour leur procurer les soulagements qu'il pouvait leur accorder. Il avait fait construire tout exprès un corps de bâtiment pour avoir une infirmerie commode. Une pharmacie, montée à grands frais, fournissait tous les médicaments nécessaires, et plusieurs frères, formés au service des malades, leur prodiguaient les soins les plus attentifs et les plus minutieux. Dès que les frères tombaient malades dans les postes, le charitable Supérieur les faisait venir ou les envoyait chercher, afin qu'ils fussent mieux soignés sous ses yeux. Apprenant un jour la maladie d'un frère, et ne pouvant le faire transporter à la maison mère, à cause de la gravité et du caractère de la maladie, il s'écria les larmes aux yeux : « Ah ! que je crains qu'on laisse souffrir ce bon frère ! Que je voudrais qu'il fût ici pour le soigner ! Je donnerais pour le soulager tout ce que j'ai. » Les frères malades étaient toujours dans sa pensée ; il les visitait, il les recommandait aux prières de la Communauté, il les faisait soigner le jour et la nuit, il les entourait de toutes espèces de soins ; et après cela il se reprochait de n'avoir pas assez fait pour eux ! C'est ainsi que se traitent et se jugent les saints. Saint Jean l'Aumônier, après avoir donné tous ses biens aux pauvres et s'être entièrement dépouillé pour les assister, ne croyait pas avoir assez fait pour eux, et la crainte que Dieu ne lui reprochât d'avoir négligé ou laissé souffrir quelqu'un, l'empêchait de dormir la nuit.